

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - (1) 45 51 34 14

Anniversaires ! Anniversaires !!!



Bicentenaires, centenaires, cinquante-naires sont l'occasion à la fois de faire revivre l'Histoire et de la réécrire à la lumière des connaissances du temps.

Nos cinquantenaires, ceux du débarquement en Normandie, le 6 juin 1944, puis de la libération des villages et des villes de France qui s'égrènent sur onze mois jusqu'au 8 mai 1945, peuvent encore faire appel à des témoignages directs de survivants. Ainsi, sont-ils l'occasion de célébrer le sacrifice des combattants tombés pour la liberté, aussi bien que de rappeler les victimes civiles des bombardements et les vengeances des SS : plus de 80 prisonniers exécutés dans la cour de la prison de Caen, les 642 suppliciés d'Oradour...

Rendons d'abord hommage aux dix mille hommes alliés mis hors de combat en cette seule journée du 6 juin (ils débarquèrent cent mille ce jour-là sur l'ensemble des plages), hommage aux vétérans, qui se sont déplacés, en quête de leurs souvenirs voire de leur jeunesse, hommage à ceux, au loin, qui pensent à leurs compagnons, incursion dans ces foyers ignorés où le deuil est entré avec l'opération « Overlord » et les combats qui ont suivi jusqu'à la capitulation de l'Allemagne et la chute du nazisme.

Souvenirs de héros connus, souvenirs de simples soldats, souvenirs de fermiers, souvenirs de résistants, souvenirs de citadins, les journaux, radios et télévisions multiplient les récits de ce qui reste dans la mémoire des acteurs et témoins de ces événements que nombre d'entre nous n'ont connus qu'à travers les bries d'information captées dans les prisons, les forteresses et les camps allemands. Cette

Denise Vernay
suite p. 2

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (suite)

17 mars 1994

GENEVIEVE DE GAULLE ANTHONIOZ : Nous allons demander à notre invité de cette assemblée générale, M. Marc Ferro, de nous faire l'exposé qu'il a préparé pour nous. Y a-t-il parmi nous des camarades qui ont été dans des maquis, à des titres divers, que ce soit infirmières, agents de liaison ou combattantes ?

Des mains se lèvent.

Il y en a quelques-unes. Je pense que ce sera intéressant aussi pour vous, monsieur le président, de vous trouver devant des témoins engagées.

J'ai le plaisir de saluer en notre nom à toutes, M. Marc Ferro (*applaudissements*). Il est président de l'Association pour la Recherche à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, Directeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, Co-directeur des *Annales*, professeur à l'Ecole Polytechnique. Il

va nous parler de l'histoire des maquis, ou plutôt des maquis replacés dans l'Histoire. Certaines d'entre nous y ont été comme acteur, mais toutes, nous avons besoin de comprendre leur réalité d'ensemble. Seul un historien de la valeur de M. Marc Ferro peut nous y aider et je ne saurais trop le remercier d'avoir accepté de nous donner de son temps pour parler à cette assemblée dont toutes les femmes, sont, monsieur le président, des résistantes, des témoins engagées, des soldats ayant toutes été arrêtées puis internées ou déportées dans des conditions dramatiques. Vous voyez qu'il reste encore quelques survivantes sans compter celles qui n'ont pu venir, et si vous voyez des visages masculins, ce sont quelques maris qui osent se risquer parmi nous !

(*Applaudissements*)

A chaque pays ses maquis par Marc Ferro

Madame la Présidente,

Mes chères amies,

Je dis « mes chères amies », parce que j'ai été résistant, dans un maquis, ma femme aussi, ma mère a été déportée, et ainsi, avec vous je suis en famille. Or je dois parler en historien, ce qui n'est pas toujours facile parce qu'il faut prendre une distance par rapport à ce qu'on a vécu : aussi je serai obligé d'alterner les propos qui sont ceux d'un historien avec ceux qui sont ceux d'un participant puisque, parlant des maquis j'aurai plus à évoquer le maquis auquel j'ai participé, le maquis du Vercors, et naturellement toutes les personnes qui étaient dans des maquis n'étaient pas au Vercors...

Avec vous, Madame, qui y étiez aussi, j'étais à Saint-Laurent, on va donc se retrouver. Je vous dirai mon expérience pour autant que je peux le dire devant des témoins, or, je suis relativement bien informé sur le maquis

du Vercors puisque j'ai été le secrétaire du colonel et du capitaine qui commandaient le Vercors (Hervieu et Tanant). J'étais à Saint-Martin-en-Vercors, logé dans la baignoire du colonel Hervieu, dans sa petite maisonnette et j'étais le téléphoniste-cartographe de l'état-major du Vercors ; par conséquent je sais tout



4^e P. 4616

ce qui s'est passé et je pense que, je vous le dirai tout à l'heure, ce n'est pas toujours en harmonie avec ce que j'ai pu lire ; or je n'ai jamais voulu écrire là-dessus parce que cela s'est trouvé ainsi.

Je dois parler à la fois en historien et en survivant parce que, à notre manière, nous sommes quelquefois des survivants, encore que nos souffrances n'ont pas été, sauf pour ceux qui sont morts, - il y en a quand même les trois-quarts - si grandes que celles que vous, Déportées, avez vécues.

Je dois donc parler en historien, d'un côté des maquis en général, de la résistance armée si vous préférez, et puis plus précisément ensuite je parlerai du Vercors lui-même et à partir de ce Vercors j'essayerai de confronter ce que j'ai connu, ce que je sais, avec ce que l'on dit. Alors, la première remarque que je voudrais faire, c'est que je suis assez surpris que ce soit peut-être la première fois que je parle depuis cinquante ans de ce problème, ou peut-être la deuxième fois, à peine plus... Déjà cela pose un vrai problème.

Le syndrome de la Résistance

On parle souvent du « syndrome de Vichy », je crois qu'il y a eu aussi un « syndrome de la Résistance » en ce sens que pendant de longues périodes de nuit, on n'osait guère en parler. Et pourquoi n'osait-on pas en parler ? C'est ce problème que je vais aborder à propos des maquis dans quelques instants.

Je suis frappé par des faits qui me sont très éloignés et que j'ai appris par exemple il y a quelques mois à propos de l'émission « Histoire parallèle » ; par exemple le silence que l'on fait - cela n'a rien à voir mais c'est pour que vous compreniez que le syndrome est large - sur le rôle des marins français lors du débarquement de Normandie. Nous n'avons jamais vraiment su qu'il y avait des marins

« histoire parlée », ce camaïeu de récits, complète de façon émouvante les comptes rendus historiques et les analyses savantes.

Cinquantenaires donc, histoire vivante, anniversaires de deuils, anniversaires de joies, commémorations collectives mais aussi, pour chacune, commémorations personnelles, remise en mémoire de nos camarades mortes, de gestes de solidarité, de départ en transport, de notre périple final, de notre libération, de notre retour en France.

C'est ensemble que présentement nous allons suivre la marche vers la libération totale de l'Europe par les cérémonies qui marqueront les cinquantenaires de la liberté retrouvée et bien sûr la libération de nos compagnes internées.

Rentrées chez elles, elles n'oublieront pas leurs camarades emmenées vers des destinations inconnues et pour lesquelles elles vont créer une association d'accueil, sous l'impulsion de Maryka Delmas qui fut notre première présidente : ainsi est née l'A.D.I.R., il y aura bientôt cinquante ans.

D. V.

français qui ont débarqué en Normandie ; on a su qu'il y en avait, mais très peu, on en a peu parlé, et disons que le vacarme autour du débarquement, de l'heureux débarquement - Vive le débarquement ! - a en quelque sorte caché le fait qu'il y avait toutes sortes de réseaux de résistance française en Normandie qui ont su isoler l'armée allemande, qui ont fait que quatre ans plus tard Montgomery a déclaré que cela lui avait valu huit divisions ; et cela figure dans les Mémoires de Montgomery, mais entre l'époque de la guerre et celle des Mémoires de Montgomery, il s'est passé tellement d'événements douloureux que la reconnaissance de cette résistance - en Normandie, je commence par elle parce que c'est l'occasion en ce moment - n'a pas été vraiment reconnue ; alors on n'a pas longtemps, ni beaucoup, ni souvent parlé de ces marins français, on n'a pas ni longtemps, ni beaucoup, ni souvent parlé de ces résistants en Normandie qui étaient pourtant nombreux ; et ceux de Bretagne n'en parlons pas !

Je me rappelle encore un titre du journal *Combat* à la libération qui montrait un résistant, un déporté, peut-être quelqu'un d'entre vous, qui tenait le bras à un ancien prisonnier qui lui, également, revenait d'Allemagne et la légende disait « Ne les divisez pas » ; cette phrase en disait lourd sur le climat de l'époque qui est à l'origine de ce que j'appelais tout à l'heure le syndrome de la résistance, c'est-à-dire que l'on en parlait assez peu.

Quand mon unité militaire a libéré un petit village où se trouvait une de mes tantes, elle m'a dit : « tiens Marco, tu es devenu un terroriste ! » ; ce qui témoigne d'un certain climat.

Je me rappelle que lorsque je suis revenu du Vercors - je suis toujours dans mon syndrome - mon professeur en Moyen-Age à l'Université de Grenoble m'a proposé de faire un diplôme d'études supérieures (j'avais déjà une licence). Il m'a dit : « mais faites quelque chose sur le maquis du Vercors » ; et je sentais bien que c'était un piège, c'était une façon de pouvoir dire que je faisais un faux diplôme, que je profitais d'avoir été au maquis pour faire un texte au rabais et que je ne serais pas un vrai licencié en Histoire. Il fallait que je fasse quelque chose au moins sur Frédéric Barberousse pour légitimer mes futurs titres. J'ai donc refusé de faire ce diplôme-là et ce professeur était un homme tout à fait gentil par ailleurs, d'ailleurs, mais il avait très peur et, au fond, il faisait cela aussi, j'allais dire non pour me rendre service ou me discrediter, mais pour accomplir une sorte de geste et m'aider aussi puisque j'avais perdu plusieurs mois au maquis. Il y avait donc un peu de gentillesse, et puis il se dédouanait aussi parce qu'il y a eu quelques excès dans l'épuration, vous le savez, à Grenoble comme dans d'autres régions de France peut-être et, au fond, il avait besoin d'une petite caution, que l'on puisse dire « il a été gentil, il a donné un diplôme à un résistant ».

Et, toujours en 1944, quand je suis revenu à Paris pour faire mon agrégation, je me rappelle très bien que je n'ai jamais dit que j'avais été dans la résistance parce que, instinctivement, intuitivement, j'avais peur que

cela ne me fasse du tort auprès de ce que l'on appelleraient « l'establishment » universitaire, d'autant plus qu'écoulant un cours de Lucien Fabvre, le célèbre Lucien Fabvre, au Collège de France, j'entendais le discours de Vichy qui continuait et nous étions en 1944/45, après la libération. Donc il existait un syndrome et celui-ci a duré. Je dois vous dire mes amies, que j'ai eu vraiment beaucoup de joie à m'apercevoir que peut-être depuis un an ou deux les choses changent. Nous reprenons notre droit à dire notre vérité dont nous avons été en partie dessaisi, tantôt par des organisations politiques, peu importe lesquelles, tantôt par le cinéma, tantôt par le roman, bref par des créateurs sans doute, mais qui ne nous ont pas tellement rendu justice si on fait le bilan depuis cinquante ans.

Il y a un mois j'étais à Annemasse, pas loin du maquis des Glières, où j'étais invité à faire un petit exposé et j'ai été très heureux et très surpris de voir que dans la salle qui était pleine, il y avait trois catégories de personnes : un tiers de gaullistes, un tiers de communistes et un tiers de jeunes.

Vous me direz que les jeunes peuvent être communistes ou gaullistes et qu'il y a des gaullistes jeunes et des communistes jeunes aussi ! Enfin non, c'étaient vraiment des gaullistes, des communistes et des jeunes, c'est-à-dire que ce n'étaient plus seulement des anciens combattants qui commémoraient les Glières. Il y avait quand même toute une partie de la ville qui était là, d'Annecy et de la région, et on sentait bien que l'atmosphère était favorable aux résistants. Cela n'a pas toujours été le cas et je crois en avoir assez dit sur ce point pour vous dire ma joie de pouvoir parler un peu ouvertement de ces problèmes.

C'était mon premier point : les mal aimés de la libération.

Les historiens ...

Un deuxième point, c'est que l'Histoire, les historiens ont contribué à la dévalorisation de la résistance. Comment ? De plusieurs façons. D'abord en la mesurant comme disait Staline à propos de la papauté : « Combiné de divisions ? ». Evaluer ce type de fait est évidemment extraordinairement délicat pour quiconque a été dans la résistance. C'est-à-dire qu'au lieu de mesurer le courage des personnes, leur patriotisme, on mesure seulement leur efficacité. C'est difficile et c'est de cette façon-là, factuelle, qu'on entendait juger de la Résistance. Si vous lisez les livres d'Histoire écrits pendant les années 1950/60 on mentionne très peu le rôle efficace de la résistance. On indique les réseaux, on indique leur origine, leur action, mais leur efficacité n'est pas mesurée ni mesurable. Il faut trouver l'argumentaire pour répondre à ce silence. Vous connaissez au moins deux chiffres qui sont intéressants et que je vous livre pour que vous ne les oubliez pas lorsque l'on vous parlera de « l'inefficacité » de la résistance : l'une de ces informations que donne le général Patton qui commandait les troupes qui ont débarqué en Provence et qui dans ses plans avait noté qu'il serait à Grenoble à D 90, c'est-à-dire quatre-vingt-dix jours après le débarquement. Or, en fait, le général Patton a libéré Grenoble à D 15, c'est-à-dire que les

maquis de Provence, du Midi, des Basses-Alpes, etc., lui ont quand même fait gagner – selon lui – la différence D 90 – D 15. De même, une autre information, allemande cette fois : nous savons que la 11^e Division allemande a mis huit jours pour aller depuis l'est de la Pologne et qu'elle a mis *trente-trois jours* pour aller de Strasbourg à Caen le lendemain du débarquement à cause des voies ferrées qui avaient sauté, à cause des communications qui étaient coupées, etc. J'ai plusieurs informations de ce type. Je pense qu'elles n'ont pas une importance décisive mais elles servent à alimenter notre argumentaire lorsqu'un sourire un peu méprisant s'adresse aux résistants.

Chronologie des résistances en Europe

Autre point introductif, c'est la chronologie des résistances car je compte vous parler un peu de toute l'Europe et bien sûr plus précisément de la France, mais il faut toujours comparer pour comprendre.

Chronologiquement, les premiers résistants ont été ceux des pays envahis les premiers, les Polonais. Ils ont eu des fusillés dès les premières semaines de l'occupation, donc avant même que la France fut attaquée et vaincue. Dès le mois d'octobre 1939 la résistance polonaise a été certainement la plus totale, la plus systématique de toutes les résistances européennes car, même s'il y a eu des divisions au sein de la résistance polonaise – on l'a su plus tard – entre le gouvernement de Londres et les Polonais qui étaient à Moscou, on peut dire que les Polonais ont été sans doute le peuple, la nation qui la première a su organiser un *État parallèle* qui, en quelque sorte a fonctionné en dépit de la présence des autorités allemandes. Il est aussi remarquable que les Allemands n'ont même pas essayé de créer un gouvernement de Vichy en Pologne alors qu'ils l'ont essayé ailleurs avec plus ou moins de succès. En Pologne ils n'ont pas essayé : d'abord parce qu'ils méprisaient les Polonais en tant que slaves, mais ils méprisaient aussi les Ukrainiens et ils ont essayé d'avoir un gouvernement ukrainien favorable à leur cause, pas en Pologne. Pourquoi ?

Parce qu'en Pologne la résistance a été tellement immédiate et générale que c'était pratiquement impossible ; c'est le seul pays qui a eu – cette expression est claire – un « *État parallèle* » qui, en quelque sorte, commandait la société et lui donnait des instructions indépendamment des Allemands bien sûr, quelquefois en ordonnant l'obéissance, d'autres fois en ordonnant la désobéissance selon les circonstances. Ce qui explique cette caractéristique des Polonais qui ont donc eu toutes les formes de résistance que l'on va voir tout à l'heure, depuis la manifestation de rues jusqu'au maquis. Ce qui explique cela n'est pas seulement le courage exceptionnel des Polonais – les Polonais aiment arborer le courage comme la caractéristique de leur nation – et on évoque souvent la cavalerie polonaise qui s'est lancée contre les tanks de façon symbolique. Or ces explications psychologiques ne sont pas vraiment satisfaisantes parce que la psychologie des peuples peut changer. Par

exemple les Anglais au XVIII^e siècle étaient légers, méprisaient l'Etat, n'obéissaient à personne, trichaient, et en 1940 ils avaient un grand sens civique, ils défendaient leur pays, ne trichaient pas...

Je pense que le « caractère des peuples » change à travers l'Histoire et que les traits permanents constituent un peu un mythe. La vérité est que l'Histoire a fait des Polonais un peuple courageux parce que c'est le pays d'Europe qui a été le plus souvent envahi : par les Russes, les Allemands, les Suédois, les Turcs. Ils sont « entraînés » à être envahis, si j'ose dire, et du même coup les formes de résistance sont, j'allais dire, pré-méditées au sens étymologique du terme, c'est-à-dire qu'ils savent déjà ce qu'il faut faire en cas d'invasion. Et du même coup l'Etat parallèle a pu s'instituer sans effort apparent dès l'occupation allemande.

La France n'était pas du tout dans cette situation. Elle a connu quelques invasions mais elles étaient partielles – l'Etat demeurait. On a connu 1914, sur une partie du territoire, on a connu 1815 sur une petite partie du territoire et cela n'a pas duré longtemps ; tandis que les Polonais ont connu de longues occupations étrangères. C'est cela qu'il faut voir. Ce n'est pas pour chercher des excuses au comportement des Français, c'est un peu tard maintenant ! Mais la défaite de 40 a été « un grand coup sur la tête » et on n'avait pas, à part quelques personnalités ou quelques personnes, voire quelques institutions ou instances, nul n'avait pré-médité une poursuite de la Résistance qui put être organisée. C'est ce qui explique non pas notre comportement à nous – on va y revenir – mais je voulais expliquer d'abord l'antériorité et l'unité des Polonais en dépit de leurs divisions politiques dans leur résistance aux Allemands, qu'ils ont connu toutes les formes de résistance.

L'efficacité des résistances européennes

Alors il est certain que si j'aborde le problème autrement, il est sûr que les résistants les plus efficaces ont été les Yougoslaves. Qu'ils soient serbes, croates, slovènes, bosniaques ou macédoniens, mais essentiellement, il faut le dire, **Serbes et Croates**, ce sont bien sûr les Yougoslaves qui de loin ont eu les maquis les plus longs, les plus constants, les plus vigoureux. D'ailleurs il serait plus exact de dire qu'il n'y avait pas de maquis au sens propre dans le centre de la Yougoslavie. C'était toute la population qui était en guerre et vous pourrez lire dans les mémoires de Djilas et dans ceux attribués à Tito, quelques passages disant qu'en Yougoslavie ce n'était pas du tout comme en France parce que c'était toute la population qui était évacuée et les armées s'installaient là où il n'y avait pas d'habitants. Il ne pouvait pas y avoir de représailles et on protégeait les villages qui étaient susceptibles de connaître des représailles, c'est-à-dire que la résistance yougoslave était un camp militaire armé ; mais un camp géant vu l'immensité du pays, l'importance des montagnes et l'importance des effectifs. C'est cela la différence. Il n'y avait pas cette séparation que nous connaissons en France et qui

existait dans d'autres pays entre ceux qui étaient à la pointe du combat, dans les maquis ou les réseaux et le reste de la population qui était à l'arrière. En Yougoslavie c'étaient plutôt des ensembles géographiques et sociaux qui étaient en guerre et autour c'était le vide. Tito s'installait là où il ne pouvait pas y avoir de représailles, c'est-à-dire dans certaines montagnes où il n'y avait pas d'habitants sauf l'armée et les gens des villages avoisinants qui entraient dans l'armée, un peu comme – je n'avais jamais pensé à cette comparaison – au Moyen Age le seigneur qui fait entrer tous ses paysans dans le château fort.

Une autre résistance armée avec maquis dont il faut parler pour ne pas l'oublier, parce qu'en France nous avons tendance à l'effacer, c'est la **résistance italienne** et ses maquis. Sans doute on dit que la résistance italienne a commencé très tard. Les Italiens nous les connaissent plutôt pour « le coup de poignard dans le dos en juin 1940 », nous en gardons un sentiment de rancœur, amusée aussi puisque cela n'a pas eu d'effet, mais de rancœur néanmoins et à cause de ce précédent, à cause de cet événement initial, les Français n'ont jamais voulu savoir vraiment qu'en 1944/45 la résistance italienne en Italie du nord contre la république de Salò et contre les Allemands a été une des résistances les plus efficaces et les plus efficaces d'Europe. On ne veut pas savoir, en France, on n'a jamais voulu savoir que les Italiens ont eu plus de morts contre les Allemands qu'ils n'en ont eu contre les Russes ou contre les Anglais. On ne veut pas savoir en France que pendant cette période il y a eu très exactement dix-huit divisions qui s'opposaient aux maquis italiens d'Italie du nord. C'est donc une des résistances les plus efficaces et les plus violentes qui s'explique par un antifascisme qui datait des années 30 et 40, qui s'est réveillé subitement, qui s'explique par le rôle du parti communiste en Italie bien sûr, qui s'explique par toutes sortes de raisons, mais peu importe. Ce que je veux signaler c'est qu'après les grandes grèves de Turin et de Milan cela a été une des résistances les plus puissantes d'Europe. Et si j'insiste c'est parce que c'est sans doute celle à laquelle nous pensons le moins et que nous méprisons un peu par ce silence.

Enfin, il y a une quatrième résistance qu'il faut signaler parce que souvent on ne l'évoque pas et on nous en a fait le reproche en Europe centrale, c'est la résistance et les **maquis slovaques**. En effet, nous avons l'habitude d'identifier la Slovaquie à Mgr Tiso un gouvernement collaborationiste, un des pires, et effectivement la Slovaquie a peut-être un des gouvernements les plus odieux de l'époque nazie : néanmoins il se trouve que ce sont les Slovaques, et pas les Tchèques – je ne veux vexer personne – mais ce sont bien les Slovaques qui se sont soulevés en masse au printemps 1944 et c'est le soulèvement des Slovaques qui a permis l'avancée des troupes russes et la marche sur Prague comme sur Budapest ; et cela on est porté en France à ne pas trop en parler, ni en Angleterre, ni ailleurs parce que nous avons tendance à nous identifier aux Tchèques plutôt qu'avec les Slovaques, ce qui serait peut-être à reconsidérer d'un point de vue historique.

Voilà quelques remarques générales sur les différents pays qui ont eu des résistances armées et des maquis extrêmement puissants. Il y en a d'autres bien sûr, celle des Norvégiens et d'autres mais je voudrais avant d'aborder les maquis en France même, faire encore deux ou trois remarques. Il est sûr qu'on ne peut pas parler des maquis en les dissociant du reste de la Résistance ou du reste des actions de la société civile, comme on dit maintenant, et que leur action dépend de l'attitude globale de la population, cela va sans dire, et qu'il faut donc voir les différentes formes que la résistance a pu prendre dans les différents pays pour mieux comprendre comment les maquis ont pu fonctionner par rapport à la société. Si ce sont des maquis complètement isolés de toute la population ou si, au contraire, ce sont des maquis qui, par toutes sortes de chenaux, sont liés au reste de la population et comment. Ainsi, il peut exister des pays où il n'y a pas eu de maquis du tout et pourtant les citoyens ont résisté tout le temps mais sans aucun moyen. Et puis il y a des pays où il y a eu beaucoup de maquis et dans les deux sens. En Yougoslavie, maintenant je vous le dis, il y avait aussi des maquis qui étaient avec les Allemands, lorsque les troupes russes ont avancé en 1944, ces mêmes maquis qui combattaient les Allemands se sont mis à combattre les Russes et à combattre avec les Allemands contre les Soviétiques. Autrement dit, ce n'est pas la présence de maquis qui est intéressante, c'est de voir le lien entre ces maquis et le reste de la société.

Typologie des résistances en Europe

Maintenant on va faire une petite typologie, une petite topographie, un petit inventaire des modes de résistance de la société et évaluer son comportement.

Alors le premier degré de résistance je le trouve au Danemark, dès 1940, où dès qu'un Allemand entre dans un café, le Danois pose sa chope et sort. Ce n'est rien, mais c'est un signe et il faut avoir le courage de l'accomplir. C'est le seul pays qui se comporte ainsi pendant plusieurs années de suite, il faut oser le faire ; quant au Roi, contrairement à une légende, il n'a pas porté l'étoile jaune ; or on dit que le roi a porté l'étoile jaune parce qu'il a aidé à passer les Juifs en Suède, ce que tout le monde sait mais cette croyance (fausse) témoigne qu'on le voulait et qu'on le savait courageux. Ce qu'on ne sait pas, c'est que c'est la police danoise qui a pris la place des autres Juifs qui n'ont pas été sauvés sur place et c'est la police qui est morte dans les camps de concentration, à la place de ces Juifs et cela est un acte assez unique et qui devrait servir d'exemple à bien des sociétés, à bien des polices... Ainsi le roi de Danemark n'a pas porté l'étoile jaune, c'est un mythe, mais un mythe qui en dit long sur la façon dont on s'est représenté sa propre action à lui. Non, il a fait autre chose. Ce qui est vrai et vérifié c'est que, quand il se promenait à pied dans Copenhague et qu'il voyait un Allemand qui le saluait, il tournait la tête, c'est tout. Ah ! si seulement Pétain, une seule fois, avait tourné la tête ! Une seule fois ! Le seul acte de ce

type que je connaissais – je suis spécialiste puisque j'ai écrit un livre sur Pétain, je sais tout à peu près sur lui – c'est qu'un jour où le général von Neubronn est entré dans son bureau et que Pétain n'était pas content pour je ne sais quelle raison il a écrasé une mouche sur la vitre en disant : « un boche ». C'est le seul acte équivalent en quatre ans que je lui connaisse, mais il n'y avait qu'un seul témoin !

Donc au degré 1 de la résistance il y a l'exemple danois de la chope de bière ; au-dessus il y a les petites manifestations commémoratives : on se réunit, sans rien dire, à Paris dès le 11 novembre 1940 mais à Prague aussi chaque 28 octobre, comme par hasard tout le monde se trouvait au même endroit sans rien dire. Ou alors cela peut aller un peu plus loin : en Norvège, à la date d'anniversaire du roi, qui a résisté puisqu'il est parti en Angleterre, tous les 3 octobre on se met une petite fleur à sa boutonnière, et il y a trois millions de personnes qui ont une fleur à la boutonnière le 3 octobre pendant quatre ans. Ce sont des petits signes mais ce sont ces petits signes qui signalent ce qui va se passer ensuite et qui permettent seuls de connaître l'opinion. Dans d'autres pays, cela va un peu plus loin, il n'est pas facile de résister au Danemark, il faut être équitable, le pays est plat, il n'y a pas de maquis et chacun résiste à sa mesure.

Le degré du dessus, si j'ose dire, dans la résistance ce sont les grèves. Les grèves présentent une ambiguïté, elles existent surtout dans trois pays : la Belgique, la France et le Luxembourg — c'est qu'elles sont sensées avoir un ressort social. Elles se placent du point de vue revendication de salaires mais cela ne trompe personne. Cela ne signifie pas que les gens ne voulaient pas une augmentation de salaire, mais cela n'est pas le plus important. L'augmentation de salaire sert d'alibi pour ne pas être vulnérable en cas de répression. Mais les grèves deviennent très importantes et, comme vous le savez en France il y a eu énormément de fusillés dans le Nord, notamment, en zone interdite, dont on ne parle pas assez dans les Histoires de France de l'époque ; on parle toujours de la zone libre, de la zone occupée, on ne parle pas assez de la zone interdite. Il y a eu énormément de fusillés, en Belgique aussi et il y en a eu énormément en Hollande.

Et si nous passons au degré du dessus on en arrive au refus de faire ce que le gouvernement ordonne et chez nous cela a été pour beaucoup le cas en refusant d'aller au STO ; ce qui a en partie peuplé les maquis. Il était clair pour tout le monde que c'était le STO qui peuplait les maquis, ce qui a changé la nature de la participation à la résistance, ou du moins changé non pas la nature mais le nombre de ceux qui participaient sous une forme ou une autre à la résistance.

Et puis il y a eu enfin un seul pays qui a osé faire une pétition avec défilé dans les rues « A bas l'Allemagne, vive la liberté, vive le débarquement » etc., ce sont les Norvégiens qui ont fait une pétition lorsqu'Hitler a constitué le gouvernement Quisling, le « traître » qui le premier s'est rallié à Hitler, mais en fait

l'image doit être précisée. En fait Quisling n'a pas pris le pouvoir en 1940. Il a aidé les Allemands quand en 1940, ils ont envahi le pays et il a proposé à Hitler de l'aider à créer un grand Empire Germanique. Mais en partant, le roi et le gouvernement, en demeurant, ont refusé Quisling et Hitler n'a pas insisté, Quisling n'a pas été au gouvernement. De fait, Hitler préférait les Pétain aux Quisling, il préférait Pétain à Darnand et il l'a même écrit plusieurs fois. C'était plus maniable, c'était plus utilisable, on pouvait mieux tromper la population, il s'en est expliqué. Il n'a pas voulu de Quisling, de même qu'il n'a pas voulu de Doriot ni de Déat.

Quand Pétain a été enlevé par les Allemands en août 1944 et emmené à Sigmaringen, donc prisonnier, pour de bon, Déat pense que son heure est venue, puisque Pétain est prisonnier, de constituer un gouvernement « français » avec Doriot. Hitler refuse, même là, il dit non, il faut que ce soit au nom de Pétain de perpétuer la « souveraineté française » car si la guerre change de sens ce n'est qu'avec le nom de Pétain que l'on ralliera encore ce qui peut rester de Français alors qu'avec Doriot ou avec les autres on ne pourra pas. Ainsi Hitler s'est toujours opposé à ce que les gouvernements fussent totalement collaborateurs, fascistes. Habillement il préférera l'autre solution mais en Norvège, la résistance est devenue telle qu'il a dû passer par Quisling et donc Quisling est devenu premier ministre en 1944, lui qui attendait cela depuis toujours ; c'est alors qu'il y a eu cette manifestation de masse dans les rues avec « à bas Quisling », « à bas la collaboration » avec tout ce qui peut se passer à la suite : exécutions, fusillades, etc., cela a été la forme la plus aboutie des manifestations de masse.

Certes, il y a eu d'autres manifestations de masse en Europe, quelques-unes chez nous, à Oyonnax notamment, et à Oyonnax, dans l'Ain, un beau jour tous les résistants de la région ont défilé drapeau en tête, bleu, blanc, rouge au nom de la résistance, à la stupéfaction des habitants, des Allemands, de tout le monde, et cela a été un vrai événement pour l'histoire d'Oyonnax et je suis étonné que dans les livres on ne parle pas de cette manifestation du 11 novembre d'Oyonnax en 1943. C'est une survie du syndrome car enfin c'est un des moments les plus étonnans de l'histoire de la résistance et de l'histoire du pays.

Evidemment, au-delà de cette journée illuminée d'Oyonnax qui se passe le 11 novembre 1943, avec tout ce qu'elle a eu comme suite, il y a eu évidemment les maquis, des maquis de toutes sortes, mais je suis obligé de me concentrer sur un seul. Pourtant je sais que le maquis des Glières et le maquis du Vercors ont eu non pas des sorts voisins mais des points communs. Alors quels sont ces points et quelles histoires je connais du Vercors ?

*

* *

Le Vercors

Le premier point que je voudrais souligner, je vais passer de l'historien au témoin, c'est que personnellement j'ai été expédié au Vercors par mon réseau parce que notre réseau s'était fait prendre à Grenoble ; et ceux qui ne se sont pas fait prendre, c'était mon cas, ont été planqués, puis on nous a dit qu'il fallait partir au maquis. Ou l'Oisans ou le Vercors. Je dis bien « ou » c'était l'Oisans « ou » c'était le Vercors, parce que maintenant trop de gens se sont figés dans cette idée qu'il y avait des maquis FTP et des maquis FFI, des communistes et des pas communistes. Bien sûr, c'est vrai mais ce n'était pas cela qui décidait si on allait au Vercors ou si on n'allait pas au Vercors ; c'était la possibilité de passer ou non. La preuve en est que je devais aller en Oisans, je me suis retrouvé au Vercors. Et moi je n'étais ni FTP, ni FFI. Je suis devenu FFI, ma femme est devenue FTP. Elle était aussi au Vercors mais elle ne savait pas plus que cela qu'elle serait FTP ou que j'étais FFI, bien sûr.

Ainsi mon réseau ayant été démantelé, mes amis arrêtés, mon chef était quelqu'un que vous connaissez toutes, c'était Annie Becker, aujourd'hui Kriegel, dont le frère m'a amené au maquis, mais je ne savais pas que c'était son frère. Il m'y emmène donc. Je dois dire qu'on m'avait donné quelques instructions précises. On m'avait dit : tu mets ton beau costume – (enfin je n'en avais qu'un !) alors ce n'était pas un problème – ta cravate, si tu peux une chemise blanche, ta valise, tes bouquins, tu es l'étudiant qui va préparer sa licence au maquis, à la montagne. Donc, obéissant j'avais une valise, j'avais un costume bleu, une chemise blanche, une cravate. Il faisait très chaud puisque c'était au mois de juin et dans ma valise j'avais le De Martonne puisque je faisais ma licence de géographie. Et puis en passant l'Isère le copain qui m'emménait, qui m'avait pris dans ma planque, m'avait dit : « c'est lourd ta valise, je vais te la prendre ». Il me prend ma valise et je prends son sac à la place et, de fait, le sac était beaucoup plus léger. Et puis une fois qu'on avait franchi le Drac, il me la rend et me dit : « tiens, c'était des grenades, il valait mieux que ce soit toi qui se fasse piquer que moi car toi t'es rien, alors que moi je suis passeur ». Je ne lui en ai pas voulu du tout. Et quand je suis arrivé dans cette montagne qui était bien gardée, il y avait des postes, je suis monté dans une camionnette, on m'a mis sur le toit, j'avais un béret je me rappelle, et là on m'a conduit je ne sais où. J'avais beaucoup marché d'abord, on avait retrouvé la voiture, et je me rappelle ce moment d'émerveillement inégalé.

C'est peut-être un des plus beaux jours de ma vie où, dans ces petits villages que je traversais, dont je ne connaissais pas forcément le nom en venant de Grenoble, je voyais le drapeau français, je voyais les instructions du gouvernement de Londres, j'entendais chanter, c'était la liberté, c'était quelque chose d'extraordinaire alors que Grenoble était une ville étouffante qui était très dure – pas au début du temps des Italiens, mais depuis 1943 où on avait eu beaucoup de fusillés, d'exécu-

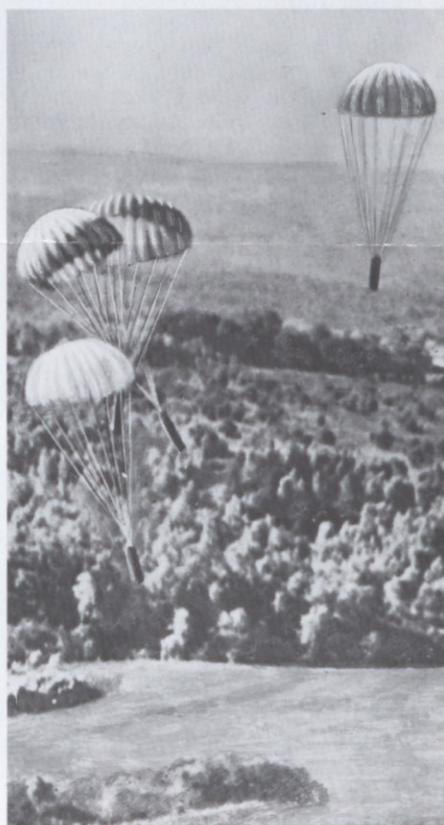
tés, justement le 11 novembre 1943 où beaucoup avaient été raflés. La ville était devenue étouffante, la plupart de mes camarades qui avaient été arrêtés, pas moi, parce que j'étais jeune, j'étais de la classe 44/2, donc j'étais encore en culottes courtes, et à la Fac j'étais le seul garçon en Histoire, on était deux ou trois garçons en tout. Tous s'étaient fait prendre ou étaient cachés, on n'était plus que quelques-uns, on était plus ou moins planqués et, arrivés dans cette zone de liberté c'était quelque chose de merveilleux. Alors là, Henri mon passeur me jette au pied d'un arbre en me disant : « je dois aller plus loin, je ne sais pas où, et je te reprends. Tu m'attends ». Alors je reste là à attendre. C'est alors que, deux heures après, des Espagnols résistants ont voulu me fusiller sur place car avec mon petit costume, ma cravate et mes bouquins, ils pensaient que j'étais un milicien et que j'étais venu les espionner et ils ont donc voulu m'exécuter sur place, illico, presto. J'ai essayé de m'expliquer, de me justifier, mais Henri (je ne savais pas qui c'était, Henri), quel Henri ? Cela ne se fait pas de le demander ! Il va revenir. Alors on m'a ligoté, on m'a enfermé, on m'a tabassé, et j'ai attendu ; heureusement le lendemain matin Henri est revenu et après cela s'est bien passé. Donc on m'a demandé mon nom, mon adresse et mon âge. J'ai dit que je faisais ma licence de géographie et j'ai été affecté à la carte, car le colonel n'avait pas de carte ou il n'y avait personne pour tenir la carte, et puis comme paraît-il j'avais l'esprit délivré, on m'a nommé au téléphone. J'avais donc le téléphone dans la baignoire où on m'avait installé et sur un plateau je faisais la carte. Mais en fait je n'avais pas grand chose à faire à ce moment-là. Nous étions donc ce jour-là le 11 ou le 10 juillet 1944.

Et maintenant, je vais vous dire des choses que sans doute vous ne savez pas.

Pendant ces quelques jours qui ont suivi j'apprends mon métier de soldat, cela consistait surtout à défiler, à me servir de mon arme, fusil anglais, fusil américain, mitrailleuse, pas grand chose, tout cela assez nul pour dire la vérité, et j'avoue que j'étais un peu contrarié de cette nullité et de cette incapacité que j'aurais à faire quoi que ce soit dans ce petit village de Saint-Martin-en-Vercors. Et puis quand on m'a mis au téléphone, là, j'ai commencé à apprendre ce qui se passait et je pointais sur la carte que tel lieutenant me dit qu'il y avait des troupes allemandes qui arrivent par là, alors je pointais et je l'indiquais, et je donnais un coup de fil et appelaient le commandant ou le lieutenant, etc.

Jusqu'au jour où, le soir – c'est donc le soir du 13 juillet – dans le salon à côté puisque moi j'étais dans la salle de bains d'un petit pavillon, j'entends tout ce monde qui explose de colère, de fureur, qui tape sur la table, pousse des jurons « les salauds ! ils nous laissent tomber ! ». On avait reçu le message qui disait que le débarquement n'aurait pas lieu. Alors on m'explique et je comprends la désillusion parce que le Vercors devait avoir pour fonction d'attaquer Grenoble au moment où le débarquement aurait lieu dans le Midi ; ce qui a eu lieu beaucoup plus tard (le 15 août) et cela me remémorait la mission de mon réseau quand j'étais à Grenoble, de faire les différents postes de la ville, (c'était cela mon boulot) parce que comme j'avais fait un peu d'allemand au lycée je connaissais l'accent et on m'avait dit : « tu parles aux différents postes », j'étais en culottes courtes, j'avais dix-huit ans. Alors j'allais aux différents postes et je disais quelques mots en allemand, et puis je vérifiais si c'étaient des Allemands, des Tchèques, des Polonais qui répondraient, à leur accent. Et mon histoire consistait à dire s'il y avait des Allemands ou pas parce que, bien sûr, on aurait attaqué par des postes où ce n'étaient pas des Allemands, où il y aurait eu moins de résistance. Donc je faisais la corrélation entre ce que le maquis devait faire et ce qui se faisait à Grenoble et c'est à ce moment-là que l'on a appris que ce débarquement n'aurait pas lieu.

Et le lendemain matin, donc le 14 juillet, à la surprise générale, qu'est-ce qu'on voit ! Des milliers de parachutes qui tombent du ciel. C'étaient ces parachutes que l'on attendait *si le débarquement avait lieu*. Alors tout le monde évidemment s'est précipité et vous imaginez les scènes de colère qu'il y a eu à l'état-major parce qu'évidemment, quand les Allemands ont vu tous ces parachutes, immédiatement au téléphone j'ai entendu : cinquante camions descendant de Chambéry, quatre-vingt d'ailleurs et j'ai pu noter. Ce sont ces milliers de parachutes qui ont donné le signal de l'attaque généralisée du Vercors qui avait commencé un peu plus tôt et qui s'est généralisée à ce moment-là. Il y a eu désentente entre les services, d'Alger, de Londres, je ne sais pas, non-coordination et le parachutage a été lancé malgré le contre-ordre. Moi-même j'ai été chercher un parachute comme tout le monde. Qu'est-ce que c'était ? Malheureusement, du tabac. — Bien



sûr, c'était gentil d'envoyer du tabac, mais franchement le climat de l'époque nous rendait encore plus furieux de recevoir du tabac, alors qu'on attendait des bazookas. On en a reçu cinq ou six ; on en attendait cinquante. On a reçu des fusils bien sûr, mais les balles étaient dans d'autres containers, etc. Vous imaginez ! Et les Allemands attaquaient et je vous assure qu'ils attaquaient vite puisque le mouchard, c'est-à-dire l'avion qui venait de Valence passait au-dessus de la vallée, avait vu ces parachutes, nous tirait dessus plus ou moins et l'attaque est devenue évidemment terrible.

Alors j'étais au poste de commandement, comme je vous l'ai dit. Je n'ai pas conservé les notes de ce qui s'est passé pendant les quatre jours qui ont suivi, ou les huit jours qui ont suivi, mais cela a été dramatique. Mais je savais ce qui se passait puisque je le notaïs. On envoyait des renforts dans tous les coins : les barrages ont été crevés et on a reçu l'ordre de dispersion collective. Je suis donc parti avec une unité me cacher comme tout un groupe de trente, dans les bois. Cela devait se passer vers le 25 juillet et dans ces bois un certain nombre de groupes se sont isolés. Le débarquement a eu lieu le 15 août donc nous y sommes restés du 25 juillet au 20 août, un petit mois, trois semaines. Là, rien de spécial ; nous faisions des coups de main pour nous ravitailler, les paysans nous recevaient plutôt mal, très mal, mais quand on a reçu l'ordre de dispersion individuelle ce sont eux qui nous ont donné des vêtements, ce sont eux qui nous ont cachés, qui nous ont planqué. Ce sont eux qui m'ont déguisé en paysan, ceux qui m'avaient refusé – les mêmes – du ravitaillement pour le maquis. Et ensuite on a reçu l'ordre de dispersion individuelle et je me suis retrouvé à Lyon, à Grenoble, etc. Cela a beaucoup moins d'intérêt mais cela vous donne un parcours de combattant... Or, parmi les coups de main que j'ai fait, il faut quand même que je vous dise que j'ai fait une opération sur un couvent à Sainte-Eulalie, qui était un couvent de bonnes sœurs sourdes et muettes ; et c'est moi qui ai fait ce coup de main car, comme j'en avais déjà fait trois, je connaissais les chemins, minés ou non, je savais où c'était miné et où cela ne l'était pas, et dans ce couvent où je me suis présenté, très, très poli, avec ma cravate, j'ai été très, très mal reçu par la mère supérieure. Elle nous a traités de voyous, de délinquants, alors qu'on avait de l'argent pour la dédommager des aliments qu'on lui demandait. Mais c'était de l'argent « volé » disait-elle, alors qu'en fait c'était de l'argent qu'on avait reçu par parachute. Cela a été très désagréable. Mais je veux quand même vous dire que vingt ans plus tard, je suis retourné dans ce couvent pour revoir un peu ces lieux et comme par hasard la Supérieure était toujours là, la même, je la reconnaissais ; c'était une femme très grande, très altière, et quand elle m'a vu elle m'a demandé qui j'étais ; je lui ai dit qui j'étais, « rappelez-vous : le 14 août 1944 ». « Mes petits maquisards ! m'a-t-elle dit en m'embrassant, mes petits maquisards, regardez, grâce à vous j'ai eu la Légion d'Honneur ! ».

Je vous remercie.

(Rires et applaudissements nourris)

GENEVIEVE DE GAULLE ANTHONIOZ : L'intérêt avec lequel nos camarades vous ont écouté, Monsieur, vous a certainement été très sensible mais je veux quand même encore vous remercier davantage, en leur nom.

Effectivement vous avez été au moins autant un témoin qu'un historien, bien que vous soyez très éminent également dans votre discipline. Nous sommes d'autant plus intéressées par votre récit que nous avons décidé cette année, qui est donc ce qu'on appelle « l'Année des Maquis » de faire un déplacement, comme nous le faisons tous les deux ans, au Vercors précisément, au mois de septembre de cette année. Donc nous ne manquerons pas de nous souvenir. Je ne crois pas que nous irons voir le couvent de Sœur Eula-

lie, mais je dois vous dire que, sœurs pour sœurs, nous avons eu aussi d'extraordinaires religieuses en déportation dont l'une qui est bien connue, s'appelait Mère Elisabeth. Supérieure générale des Sœurs de la Compassion de Lyon, elle a caché des résistants, des Juifs et même des armes. Dans les journaux de la collaboration il y avait sa photographie : « même les religieuses deviennent des terroristes ! ». A ce propos je dois vous dire que les plus jeunes de nos camarades avaient respectivement entre treize et quatorze ans et que sur la porte de leur cellule à Fontainebleau il y avait marqué « terroriste », donc on peut l'être à tout âge et en toute condition.

Je vous remercie infiniment.

(Applaudissements)

Une infirmière dans le maquis du Vercors

Un aspect du service médical

Le vendredi 23 septembre prochain, seconde journée de notre rencontre inter-régionale, nous nous rendrons dans le Vercors. Notre amie France Pinhas, infirmière alors âgée de 27 ans, fait partie d'une famille toute entière engagée dans la résistance. Elle sera arrêtée le 22 juillet 1944 avec l'ensemble du corps médical officiant dans le maquis, puis déportée à Ravensbrück. Elle nous a promis de nous accompagner.

« Saint-Nizier-du-Moucherotte, le 13 juin 1944

[...] Je m'engageais dans l'Armée Secrète et me mettais à la disposition du Service de Santé. J'apprenais qu'il y avait quelques morts mais je pouvais dire que les Allemands en avaient eux aussi... En pleine nuit, nous ramassions dans l'ambulance le corps d'un père de quatre enfants. Il était tard. J'allais me coucher, le cœur bien triste mais heureuse d'être au service de ma Patrie et de me sentir dans la lutte avec les hommes. Je ne pouvais dormir en pensant au lendemain.

Saint-Nizier-du-Moucherotte, le 14 juin 1944

La journée s'annonçait calme. L'ennemi n'était pas là. Nous l'attendions. De partout les hommes arrivaient. Ils s'unissaient pour la même cause. Je me souviens d'avoir visité les positions. Les jeunes gens semblaient heureux de rencontrer une infirmière. Ils avaient tous un mot gentil. Ils travaillaient et s'inscrivaient. Certains ne savaient pas encore se servir d'une mitraillette. Ils étaient tout de même là et sauraient se défendre jusqu'à la mort. Les boches pouvaient venir, ils les attendaient...

La journée du 14 juin fut une journée de travail. Elle nous avait permis de nous renforcer, de consolider les positions. Nous avions identifié nos morts. [...]

Les deux grands hôtels de Saint-Nizier avaient été mis à la disposition des résistants. L'hôtel du Belvédère qui appartenait à Mme Royannez abritait une infirmerie de première urgence. Elle-même infirmière très capable, soignait les blessés. L'Hôtel-du-Moucherotte dont les propriétaires étaient M. et Mme Revollet, s'occupaient des hommes. Il était remis à chacun d'eux un brassard tricolore et Mme Revollet, aidée de quelques jeunes filles du pays, apprétait des bouquets de fleurs (fleurs des champs à cette époque de l'année) pour l'enterrement des soldats qui devait avoir lieu le lendemain matin.

Vers 5 ou 6 heures de l'après-midi, les Allemands nous avaient alertés. Ils tiraient du Fort de la Bastille, c'est-à-dire de Grenoble. Des morceaux d'obus étaient tombés à Saint-Nizier. La nuit arrivait, le travail pour le lendemain était terminé. Tout d'un coup, nous vîmes arriver un officier de belle allure. C'était le lieutenant Point. Notre camarade, dont le nom de guerre était Payot, venait de Vassieux avec ses hommes. Il était tard. Je m'en souviens. Minuit.

Quel homme ce lieutenant Payot !... S'étant adressé à M. Revollet, il lui avait demandé : « Pourriez-vous m'indiquer où se trouve le P.C. ? » – Il n'y avait pas de poste de commandant, les hommes prenaient position aux Charvets, aux Guilletts, et dans d'autres lieux dont j'oublie les noms, mais dont ma mémoire situe très bien les endroits.

[...] Le va-et-vient de l'hôtel s'était arrêté et petit à petit la salle se vidait. L'hôtel fermait pour quelques heures. J'étais restée seule avec le propriétaire. Mme Revollet avait préféré s'en aller chez des amis en dehors du village. En cas d'alerte, il était plus prudent de se tenir tout habillé au rez-de-chaussée. Couchée sur un matelas, dans la cuisine, je ne dormais que d'un œil et à six heures j'étais debout.

Saint-Nizier, le 15 juin 1944

L'enterrement devait avoir lieu à huit heures, mais l'attaque était déjà commencée. Il fallait se rendre sur le terrain au secours des blessés. N'ayant pas eu le temps de nous occuper des morts, nous les avons retrouvés calcinés. Je partis donc avec une petite valise contenant quelques pansements, et j'essayai d'approcher le plus près des hommes.

Mon frère Jack, qui se faisait connaître sous le nom de Jean-Jacques, se trouvait à Saint-Nizier, mais nous ne voulions pas qu'on sache que nous étions frère et sœur. Je le rencontrais dans la bagarre. Agent de liaison du colonel Huet, il sillonnait le Vercors de long en large, sur une moto, effectuant sans relâche des missions périlleuses. Un de ses amis avait été atteint dans le dos.

Je ne voulais qu'une chose : aller de l'avant ! Lorsque les hommes se couchaient à terre, spontanément, j'en faisais autant... Je me relevais en même temps et je me précipitais sur le chemin. Un jeune camarade peut raconter comment je l'ai trouvé traversé d'une balle dans le ventre. Il se faisait appeler « Jésus ». Je ne pensais pas qu'il s'en sortirait, mais je lui faisais, en toute hâte, un pansement provisoire.

La bataille faisait rage. Je m'étais déjà habituée à la guerre, au tir des armes... Les hommes couraient de toutes parts. Je ne comprenais pas ce qui se passait. L'un d'eux s'étant fâché, m'avait obligée à rejoindre l'arrière. Pourquoi ? Je n'étais pas persuadée que c'était déjà le début du recul des hommes, le début de la débâcle, mais cet homme me tirait par mon tablier, et je remontai au village.

Arrivée à l'hôtel du Belvédère, j'y trouvai quelques blessés légèrement atteints qui étaient soignés par le docteur Ulman et Mme Royannez. D'autres jeunes médecins auxiliaires pansaient, faisaient des piqûres. Nous n'avions qu'un grand blessé qui a guéri, d'ailleurs, en très peu de temps. C'est à Saint-Nizier que j'ai connu le docteur Ulman. Il m'avait impressionnée par son calme et sa distinction. Nous devions par la suite collaborer.

Il est impossible de décrire l'atmosphère qui régnait à Saint-Nizier. La bataille continuait. Des hommes avaient dû se replier, mais certains continuaient à se défendre. Nous étions inquiets. Le nombre des Allemands devait être bien supérieur à nos hommes et l'ennemi nous avait contraint à fuir. La panique gagnait le village et les fermes avoisinantes. C'était l'exode des hommes en camions, c'était l'exode des paysans à l'aide de charrettes bourrées de tout ce qu'ils pouvaient sauver. Les bêtes suivaient par derrière.

Nous partions donc avec les blessés conduits vers Autrans, alors que je fus dirigée vers Vassieux. C'était la première bataille dans le Vercors, que je connaissais, mais j'allais en savoir plus long...

Partis précipitamment de Saint-Nizier, les camions filaient à toute allure. Nous nous enfoncions dans le Vercors. C'est un coin de France qui m'était tout à fait inconnu et qui se révélait, à mes yeux, très pittoresque. Le camion dans lequel je me trouvais, stoppait après avoir traversé les gorges de la Bourne. Nous étions à Saint-Martin-en-Vercors. Je descendis juste devant l'hôpital et je me souviens d'y avoir pris mon premier repas, toute

seule. Je pris contact avec les médecins et les trois infirmières qui se trouvaient déjà là...

Juillet 1944

Le docteur Fischer, dit Ferrier, prenait toutes les initiatives et se montrait digne de sa tâche. Eminent chirurgien, il devait avoir l'ingénieuse idée de faire évacuer tous les blessés et malades dans la grotte de la Luire. Cela représentait beaucoup de travail, et une lourde responsabilité. Grâce à son esprit de décision et de clairvoyance, nous devions être sauvés des atrocités nazies, mais un paysan nous a trahi (1) ? Cet ignoble individu devait faire tuer vingt-deux jeunes soldats.

Le docteur Ulman le secondait. Je me souviens avec quelle tenacité, il prodigua des soins à ce jeune soldat Guy Sourcis. Il espérait le sauver. Pendant toute la dernière nuit, nous l'avions veillé ensemble. Je lui faisais confiance, mais il n'y avait pas beaucoup d'espoir. Affectée par la mort de mon petit malade, et en présence du colonel Huet, nous l'avons accompagné jusqu'à sa dernière demeure.

Unis dans un même idéal, travaillant la main dans la main, ces deux jeunes docteurs étaient destinés à subir le même sort. Fusillés à Grenoble, ils laissent derrière eux un souvenir ineffaçable. Le docteur Fischer a deux jeunes enfants et le docteur Ulman un petit garçon. En écrivant ces lignes, je suis saisie d'une profonde amertume. Je ne peux croire à l'absence définitive de nos médecins qui furent si dévoués et si aimés de tous. »

France Pinhas

(1) Aujourd'hui encore, il n'existe aucune preuve de la trahison qui aurait conduit les Allemands à la Luire.



L'infirmérie, grotte de la Luire.

CHRONIQUE DES LIVRES

Traduction

Le livre collectif *Les chambres à gaz, secret d'Etat*, publié en allemand puis en français sous la direction de Eugen Kogon, Hermann Langbein et Adalbert Rückerl, vient de paraître en langue anglaise sous le titre *Nazi Mass Murder, A Documentary History of the Use of Poison Gas*.

Notre camarade de Mauthausen, Pierre-Serge Choumoff, a revu en détail la traduction, en liaison avec l'éditeur américain. Il a précisé quelques notes et écrit une préface pour les lecteurs de langue anglaise. Il y signale notamment l'aide financière importante reçue de l'ADIR. Notre association a contribué en effet non seulement à la recherche des documents, mais aux frais de traduction et à la diffusion de l'édition française par ses membres. Il est important que cette documentation terrifiante soit mieux connue du monde anglo-saxon et puisse circuler jusque dans les états arabes, où les négateurs des assassinats par gaz ont une certaine audience.

Les crématoires d'Auschwitz, la machinerie du meurtre de masse*

par Jean-Claude Pressac

Il y a plus de six mois déjà, les journaux, les magazines, les radios et les télévisions s'embrasent soudain au sujet des chambres à gaz d'Auschwitz, comme si on les redécouvrait en 1993. C'est en effet un coup de projecteur nouveau et puissant qui les a remises en lumière : on n'avait pas l'habitude de les voir sous le jour cru et technique où Jean-Claude Pressac nous les a montrées, disons même patiemment démontées, dans son ouvrage publié par le CNRS.

Depuis des années, Jean-Claude Pressac, tout en dirigeant sa pharmacie en région parisienne, travaille en archéologue passionné sur les bâtiments de mise à mort d'Auschwitz et sur leur fonctionnement, grâce aux milliers de documents laissés par la Direction des Bâtiments du camp, la « Bauleitung ». Des journées entières de travail dans les archives d'Auschwitz, des vérifications à Berlin, puis une plongée dans les archives soviétiques lui ont permis de reconstituer, à 80 % dit-il, l'histoire semée d'incidents de la construction des crématoires géants, puis de leur aménagement en complexe chambres à gaz-crématoires.

Parmi tous les plans successifs de la *Bauleitung*, la correspondance avec des sociétés privées, les appels d'offre, les factures de matériel et de main-d'œuvre civile et d'autres pièces que Jean-Claude Pressac a brassées, c'est la correspondance avec la firme qui fournissait les fours d'incinération, la société *Topf et fils*, qui a le plus frappé le chercheur. Un des ingénieurs de la *Topf*, Kurt Prüfer, avait rapidement flairé le beau marché que représentaient les camps de concentration pour sa société, et il s'est mis en quatre pour concevoir, améliorer, réparer et multiplier les fours d'incinération dont la SS était si gourmande. Prüfer était fier de la perspective d'un rendement maximum et entretenait les meilleurs rapports avec le SS chargé des constructions. Lorsqu'on lui a demandé de travailler au problème de ventilation des morgues, il a bien compris qu'elles allaient être transformées en chambres à gaz... Mais les affaires sont les affaires, et la *Topf* n'allait pas lâcher un client comme la SS. Pour les crématoires de Birkenau, onze autres entreprises civiles furent nécessaires : la *Koehler* pour les cheminées, la *Huta* pour le gros œuvre, la *Vedag* pour l'isolation en eau des sous-sols, etc.

Jean-Claude Pressac mène son récit tambour battant et ajoute à la fin une chronologie récapitulative très précieuse et tout un *who's who* des principaux SS et firmes cités, non moins précis. Il a ajouté un essai de calcul du nombre des morts d'Auschwitz, en tentant de distinguer les juifs des autres prisonniers. Pour nous qui avons vu partir de Ravensbrück

plusieurs transports de femmes pour Auschwitz, où étaient mêlées des juives, des politiques, des « asociales » et des Témoins de Jéhovah, nous nous posons des questions sur les méthodes de distinguo des compteurs de morts, qu'ils aient nom Georges Wellers, Franciszek Piper ou Jean-Claude Pressac...

Il reste que l'étude de la construction des complexes chambres à gaz-crématoires de Jean-Claude Pressac constitue, comme l'a dit Raoul Hilberg, un nouvel axe de recherche sur des faits qui ne seront jamais assez étudiés et réétudiés, tant ils appartiennent au domaine de l'incroyable.

Anise Postel-Vinay

* Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1993.



Le 19 mai dernier, le directeur des Monnaies et Médailles, monsieur Pierre Consigny, exposait devant un nombreux public (assis) dans la cour de l'établissement, le choix des thèmes des douze médailles de collection commémorant le cinquantenaire de la Libération : « La Liberté retrouvée » ; c'est une série exceptionnelle qui rend « La Monnaie à sa tradition la plus ancienne et la plus belle : celle d'être la mémoire de notre histoire ».

Prix de chaque médaille en or : 2 900 F, en argent massif : 260 F.

Avis de recherche

Son fils Luc Bouchet recherche tous détails et souvenir concernant sa mère :

Berthe Bouchet

arrêtée à Nancy, prison Charles III, déportée à Ravensbrück, 27069, et transférée le 4 avril 1945 au Jugendlager.

Ecrire à l'ADIR qui transmettra.

RÉSURGENCES**

par Violette Maurice

Violette Maurice nous livre un nouveau recueil de courts récits, des lettres – imaginaires ou réelles ? – dans ses *Résurgences* bien nommées puisqu'un nuage, une odeur, un arbre font ressurgir, brutales, des scènes du passé une maison familiale toujours chère à son cœur. Ses réminiscences sont nimbées de poésie, Violette peut-elle penser autrement ?

Dans l'introduction notre amie nous offre un message serein : *La vieillesse m'apparaît souvent comme une disponibilité...*

D.V.

** Action graphique éditeur, Saint-Etienne, 1993, 90 F.

FRATERNITÉ

J'ai oublié ton nom, ton visage, tes yeux,
Je sais pourtant que nous étions à deux
Pour tirer le rouleau qui écrasait les cendres
Et que tu me parlais avec des mots très tendres
De ton pays lointain, d'avenir, de beauté...

J'ai oublié ta voix, ta langue et ton accent,
Ma compagne inconnue ; mais à travers le
[temps,

Je sens me réchauffant ta main toujours pré-
[sente

Quand il faisait si froid, quand glissant sur la
[pente,

Nous poussions à deux un si lourd wagonnet...

J'ai oublié le jour, la semaine et l'année,
Quand à côté de moi, tu fus soudain nommée
Et que tu m'as quittée, allant vers ton destin...
Mais j'entendrai toujours en d'autres clairs

[matins,

Les coups de feu claquer et se répercuter...

J'ai oublié ton nom, ta voix, tes pas, ton âge,
Mais je vois ton front pur levé vers un mirage
De paix et de bonté ; ton front rosé vermeil
Eclairé par les feux d'un immense soleil
Irradiant les lieux, chantant la liberté...

J'ai oublié ta voix, ta prière et ton nom
Mais je sais que ta vie, ta vie dont tu fis don
(A ta patrie, et à l'humanité)
N'a pas été perdue, et n'est pas effacée,
Qu'elle vit et revit dans la fraternité.

Lily Unden
Morte à Ravensbrück

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Notre camarade Alice Pelletier, de Marseille, nous a quitté le 22 mai 1994.

Renée Cugnet (37877), Cluny, a perdu son mari le 13 mai 1994.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement

à la Commission paritaire : 31 739

Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue, N° 9023